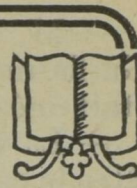


Gauserie scientifique



La machine humaine

SA VIEILLESSE



A machine humaine n'est pas éternelle.

Malgré qu'elle se renouvelle elle-même à chaque instant, elle finit cependant par vieillir.

Les machines ordinaires s'usent plus ou moins vite, suivant les soins dont elles sont l'objet. La machine humaine aussi s'use plus ou moins vite, suivant que son propriétaire en abuse ou l'utilise avec modération ; suivant aussi les circonstances qui l'entourent. Elle aussi peut se rouiller, et quelques-uns de ses rouages peuvent se détériorer plus tôt que d'autres, si on leur a demandé un travail excessif.

La vieillesse s'avance avec plus ou moins de rapidité, suivant qu'une des parties essentielles fait défaut, ou que toutes les parties s'affaiblissent ensemble, s'usent ensemble comme les pièces d'une machine qui, ne s'ajustant plus, finissent par créer un ensemble de désordres qui aboutissent au détraquement définitif.

Tant que dure la jeunesse, la machine peut se comparer à un moteur qui n'est jamais appelé à donner le maximum de son rendement. Le pouvoir excède ce qu'on lui demande. La fatigue n'est pas inconnue, mais le moindre repos suffit à la faire disparaître.

Vient l'âge mur, où l'excédent de pouvoir est déjà moins apparent, où la fatigue, surtout, est plus durable ; puis la vieillesse où le rendement diminue décidément jusqu'à ce qu'il arrive à la nullité. Les articulations se rouillent ; elles jouent plus péniblement. Les vaisseaux, tels de vieux tubes de caoutchouc, deviennent rigides, friables. Aucun des organes ne rend dans leur plénitude les services auxquels il est destiné. Tout marche péniblement.

Que s'est-il passé ?

La machine est usée.

Usée, le mot est vite dit.

Mais comment cela se fait-il, puisque les organes sont tous là.

Ils sont là sans y être puisque, ou ils nereçoivent

pas les éléments dont ils ont besoin, tel un foyer qu'on chargerait de mauvais charbon, ou une chaudière remplie d'une eau de mauvaise qualité, ou ils ne sont plus en mesure de transformer ce qu'ils reçoivent. En un mot, les glandes endocrines dont nous avons parlé dans nos derniers articles ne fonctionnent plus, ou si peu !

Chacune de ces glandes, on l'a vu, verse dans le sang une substance particulière dont on commence seulement à entrevoir le rôle ; et c'est parce que ces substances se raréfient, puis disparaissent que la vieillesse s'avance, puis s'installe définitivement, pour aboutir à la mort.

Lorsque le thymus commence à s'atrophier, c'en est déjà fait de la poussée qui ne paraissait pas devoir s'arrêter ; la jeunesse est pratiquement terminée. La glande thyroïde, les amygdales, perdent du volume à leur tour ; et l'ardeur continue de diminuer. Puis le foie, la rate, le pancréas, la glande pinéale, certaines glandes du petit bassin fonctionnent avec de moins en moins d'activité, et la machine humaine se traîne bientôt plutôt qu'elle ne va. Les pieds semblent ne plus pouvoir quitter la terre, le pas est traînant. La vue baisse, l'ouïe diminue, la pensée devient lente. Tout, en somme, trahit l'usure.

Les travaux du docteur Serge Voronoff, qui a greffé avec un certain succès des glandes de singe chimpanzé à un vieillard, ont attiré de nouveau l'attention sur l'importance de ces glandes endocrines, et sur le rôle de premier plan qu'elles jouent dans la machine humaine. La tentative n'était pas nouvelle. Le fameux savant Brown Sequard l'avait déjà essayée. Horsley en 1883, Schiff en 1885, Lannelongue et Kocher en 1890, la poursuivaient avec des succès de plus en plus marqués, grâce aux meilleurs procédés mis en usage.

Mais la nouvelle science n'est encore qu'à ses débuts. On en sait tout juste pour s'apercevoir que certaines glandes, dont on croyait connaître la structure et la façon d'agir, remplissent encore une tout autre fonction que celle qu'on leur connaissait.

Jusqu'ici, par exemple, les physiologistes s'accordaient assez bien sur le rôle du pancréas et de la muqueuse intestinale dans la digestion.